

La reine de Belgique

Anne-Teresa de Keersmaeker a, une fois de plus, époustouflé le public montpelliérain avec « Fase ». Réactions.

« **F**ASE » a tout de l'exercice d'école. Dans les années soixante, les musiciens anglophones se rendirent compte qu'il était possible de faire passer en boucle, dans les magnétophones, des phases musicales et d'en tirer un certain type d'enchaînement, de composer par déformations successives. Ils appelèrent ces litanies « musique répétitive ».

Ce style fut détourné par la musique rock (Soft Machine, les Who). Mais, dans la rigueur d'origine, demeure un *pensum* difficile à digérer (l'exemple le plus fameux est « *Metal Machine Music* » de Lou Reed). Danser sur ce type de musique s'apparente donc à un défi, que l'on peut résumer par la formule : « Comment tirer le maximum du minimum ? ».

« Fase », sur quatre musiques de Steve Reich, a été chorégraphié en 82 par Anne-Teresa de Keersmaeker. « Fase » n'a rien d'un exercice d'école. Dès que Anne-Teresa et Michèle-Anne de Mey se glissent sur scène, un sentiment d'absolue nécessité envahit le spectateur. Comme un bloc de marbre où serait écrit « chef-d'œuvre ».

Comment le miracle a-t-il eu lieu ? Il tient à une « présence » physique des deux femmes. Il tient à une composition chorégraphique, proche de l'écriture musicale, qui utilise un vocabulaire précis et limité et le fait varier subtilement. Le premier



L'ombre centrale mêle merveilleusement les mouvements unis des deux danseuses. (Ph. D. R.)

mouvement, sur une musique pour piano, utilise ainsi tout simplement des rotations avec le bras droit tendu, des suspens sur un pied, des mouvements de bras plié. Un minimum.

Mais de subtils décalages de rythme entre les deux danseuses, affichés et magnifiés par une ombre médiane qui se construit et se détruit au rythme des unissons, suffisent à introduire une multiplicité de combinaisons.

Combinaisons

Au fil des mouvements (quatre au total), nombre de ces possibles combinaisons seront explorées : une danseuse, deux en rythme unisson, en canon, désaccordées.

Debout, assis. Les jambes, les bras. Robe pantalon... Les figures géométriques dans la profondeur de la scène sont elles aussi multiples : immobilité, mouvement, alignement, rosace, zig-zag. Le tout ponctué de cambrures de toréro et d'un catalogue des techniques féminines pour faire admirer ses jambes, digne d'une danseuse *flamenco* (les Flandres ont été espagnoles). Sans parler d'une cadence digne d'un cycliste marchant à l'EPO.

Au final, au delà de la performance (mémoire physique et endurance) : un chef d'œuvre. Une architecture de rigueur rythmique et de sensualité réservée, pour scotcher les amoureux de la dan-

se, des jambes des femmes, de la physique des ondes, de la géométrie, de Bach, de la musique, de la pensée et de la chair. « a fait du monde ».

Dire qu'il s'agit quasiment de la première chose que ATK ait écrite ! D'entrée, un monument du 20e siècle. Un manifeste du rapport entre écriture et mouvement. « *La plus belle chorégraphie de ces vingt dernières années* » d'après Jean-Paul Montanari. C'est lui qui a insisté ; c'est qu'Anne Teresa ne danse plus si souvent, emportée qu'elle est par ses créations de chorégraphe et de metteur en scène d'opéra. Un beau cadeau au public de Montpellier.

Jean-Marc DOUILLARD